

11 milliards, voici l'épargne de la France... Tâchez de l'épargner !

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71, BERG. 40-81
Après 9 heures : GUT. 76-83.

Directeur

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
18 fr. 9 fr. 4 fr. 50 1 fr. 50La crise des charbons**CENT SOIXANTE-DIX FRANCS la tonne !**

Qui l'a écrit ? on avait annoncé une baisse de 50 francs par tonne de charbon, grâce à la taxation gouvernementale. Les offices départementaux devaient régulariser les approvisionnements ; la péréquation, enfin, allait amener l'égalité dans les prix.

Or, je reçois ce matin la lettre suivante d'un employé des postes occupant une situation moyenne dans l'Administration. Il a voulu s'approvisionner un peu à l'approche de l'hiver et s'est adressé à un des marchands de charbon ayant un bon chantier dans un des grands quartiers de Paris.

Voici ce qu'il m'écrit :

Monsieur l'ingénieur,
Permettez-moi de m'adresser à votre haute compétence pour savoir si le quartier des Ternes devient un arrondissement privilégié pour les charbonniers.

Aujourd'hui on m'a livré des charbons dans deux chantiers ; dans l'un me compte le sac 8 fr. 50, dans l'autre 7 fr. 75, ce qui fait pour le premier 150 francs les 1000 kilos, et pour le second seulement 155 francs. Je n'insiste pas et demande quelques conseils sur la fameuse péréquation.

Ci-joint un échantillon du charbon.

Agreez, etc...

Ainsi, il résulte de cette lettre un fait indéniable, c'est qu'aujourd'hui en novembre, alors qu'à peine il y a eu deux ou trois jours de froid, on paie le charbon 8 fr. 50 le sac de 50 kilos, soit 17 francs les 100 kilos à Paris ou 170 francs la tonne, et cela, quand on peut l'avoirdans un bassin houiller français quelconque à 40 francs ou 50 francs la tonne au maximum, suivant la taxation publiée à l'Officiel.

Comment veut-on qu'un Parisien comprenne qu'à Noeux ou à Bruay, dans le Pas-de-Calais, on ait du charbon (plus de 280.000 tonnes accumulées) au prix de 40 francs et qu'à Paris, avec 7 à 8 francs de transport par tonne à peine, en y ajoutant l'octroi et le camionnage, on atteigne 170 francs, soit un prix majoré d'environ 300 pour cent !

On lui expliquera, à ce Parisien, que le charbon anglais vaut plus cher et qu'on veut péréquier les prix français et anglais. Il répondra : « Eh bien ! soit, péréquons ! Le charbon anglais vaut 100 francs la tonne rendu à Paris ; le français, 50 francs, cela fait un mélange par parties égales à 75 francs la tonne, soit 88 francs la tonne à Paris à domicile. Comment expliquer qu'on le vend presque deux fois 88 francs, exactement 82 francs de plus que le prix contant ? »

Qui fait ce bénéfice ? Il y a là un « fripatouillage », le mot est sur toutes les lèvres. D'où vient-il ? N'est-il pas parlant, peu ou beaucoup ? Que de mains manipulent maintenant la denrée charbonnière ! Que d'autorisations demander pour permettre l'exportation, le fret, le déchargement, le transport, l'emmagasinage, etc. ! Que de fonctionnaires, que de commissions instituées au ministère, aux chefs des départements ! Quelles specifications et quelles offres plus ou moins correctes pour obtenir ce charbon sauveur à tout prix !

Comment veut-on que les choses se passent régulièrement, sûrement, quand il y a tant de facteurs et de courtiers dans cette distribution par l'Etat d'une denrée de première nécessité, tant de rouages pour accomplir une chose si simple ?

Que deviennent l'offre et la demande ? le producteur et le vendeur en présence l'un de l'autre, discutant leurs intérêts et tombant d'accord rapidement ?

Toutefois, ces armées de fonctionnaires, délégués, cette nuée de militaires bureaucratiques, ces syndicats d'importation, français et anglais, ces groupements charbonniers, ces préfets, ces offices départementaux, ce monde d'intermédiaires, enfin, interposés entre le mineur qui pique son charbon et le braqueur qui picote son petit feu dans sa cheminée ?

Non, la taxation à la consommation n'existe pas. C'est celle-là qui serait intéressante, mais est-elle possible ? C'est un trompe-l'œil pour les badoads. La péréquation avec la multiplicité des qualités de charbon, la quantité de provenances diverses, est une opération merveilleuse, mathématiquement, sur le papier, irréalisable et trompeuse en pratique.

LES ÉLECTIONS AUX ETATS-UNIS**Le doute persiste**

On n'a encore aucun résultat définitif des élections qui ont eu lieu mardi aux Etats-Unis. Il y a, d'ailleurs, un précédent à cette situation.

Le New-York Herald rappelle, en effet, que l'élection actuelle est aussi confuse que celle de 1876, qui provoque le fameux conflit entre le candidat démocrate Tilden et le candidat républicain Hayes. Celui-ci ne fut élu que par une voix de majorité dans le collège présidentiel, mais les démocrates protestèrent, et ce n'est qu'après une longue lutte dans une commission nommée par le Congrès que M. Hayes fut définitivement déclaré élu.

Si, dans le cas présent, aucun des candidats ne réussissait dans le collège présidentiel, en janvier, la majorité absolue de 266 voix sur 531 votants, et que quelques voix se porteraient sur le candidat socialiste Benson, c'est le Congrès qui déciderait finalement du choix de l'élu.

Les derniers résultats

Londres, 9 novembre. — Tous les journaux de New-York attribuent 250 voix à M. Wilson, chiffre certain. A M. Hughes, l'American donne 244 voix, le Times et le New-York Herald 247, le Sun 251, la Tribune 252, le World 228.

Les voies du Minnesota, de la Californie et du New-Mexico sont indiquées comme douteuses par tous les journaux.

Le Times ajoute à cette liste comme ayant donné des résultats encore incertains le North-Dakota ; l'Herald, l'Oregon ; l'American, la West-Virginia.

Le Michigan, le Montana, l'Utah, le South-Dakota, la Nebraska ont voté pour des systèmes de tarifs prohibitifs, le Missouri et la Californie contre.

On espère que les élections donneront comme résultats pour la Chambre des Représentants : républicains, 218 ; démocrates, 212 ; progressistes, 3 ; socialistes, 3. Pour le Sénat : démocrates, 53 ; républicains, 42.

New-York, 9 novembre. — L'United Press annonce que le North Dakota a voté pour M. Wilson. Les derniers chiffres parvenus jusqu'à présent donnent les résultats suivants :

| | |
|-----------------|------------------|
| M. Wilson | 256 voix |
| M. Hughes | 243 — |
| Douteux | 32 — (Radio.) |

New-York, 8 novembre. — Le Herald annonce que le résultat définitif officiel pourrait bien être proclamé seulement vendredi, après le vote de certains Etats où les candidats se suivent de près et auraient été recensés.

La première femme député

L'Etat de Montana a élu une femme comme député au Congrès. Mme Banksin, qui se présente comme candidat indépendant, a battu les candidats républicain et démocrate. Elle sera la première femme siégeant au Parlement.

On aura recours au pointage

New-York, 9 novembre. — Dans les Etats de New-Hampshire, de la Californie, de Minnesota et de New-Mexico, le nombre de voix recueillies par chaque candidat se rapproche de si près du nombre obtenu par son concurrent qu'il faudra probablement recourir au pointage officiel pour fixer le résultat définitif.

Lorsqu'il y a lieu de procéder au pointage officiel, les urnes électorales, qui ont été scellées après le scrutin, doivent être envoyées au Tribunal civil, où elles sont ouvertes, et les bulletins comptés de nouveau devant les magistrats composant le tribunal.

Cette opération exigeera quelque temps.

L'AVANCE ROUMAINE EN DOBROUDJA**NOS ALLIÉS réoccupent Harsova**

Les forces du général Sakharof continuent leur avance vers le sud, et le communiqué roumain que nous publions en quatrième page annonce que nos alliés ont reconquis Harsova, sur le Danube.

Les « dindonnnes » de cette farce énorme sont les mines françaises qui vendent leurs charbons au prix de la taxe, avec un bénéfice normal, et qui voient une nuée de frelons tripler leurs prix pour étrangler le pauvre diable.

Sic vos non vobis mellificatis, apes...

O abeilles ! ce n'est pas pour nous que vous faites votre miel !

Francis Laur

Détail savoureux : la facture du marchand de charbon ci-dessus, facture que j'ai sous les yeux, est ainsi concue :

50 KILOS CHARLEROI EXTRA, TÊTES DE MOINEAUX, 8 fr. 50. Ce n'est même pas de l'anthracite anglais, mais un mélange de toutes espèces de charbons français dénommés « Charleroi ». Ce sont les Allemands qui exploitent à Charleroi. Expédieraient-ils du charbon à Paris ? Non. Alors ? Il y a tromperie même sur la qualité de la marchandise.

Non, la taxation à la consommation n'existe pas. C'est celle-là qui serait intéressante, mais est-elle possible ? C'est un trompe-l'œil pour les badoads. La péréquation avec la multiplicité des qualités de charbon, la quantité de provenances diverses, est une opération merveilleuse, mathématiquement, sur le papier, irréalisable et trompeuse en pratique.

Machine en arrière

Nos journaux « d'information », qui, mercredi matin annonçaient comme acquis le résultat des élections américaines dont, trente-six heures après on doutait encore, étaient, hier, assez penauds, et d'autant plus plaisants à regarder.

Il faut mettre à part le Petit Journal, qui avait, comme l'Énergie, gardé une réserve de prudence et de scrupule.

Mais le Petit Parisien, le Matin, le Journal ! Et aussi l'Echo !...

Le Petit Parisien n'hésite pas : il affirme tranquillement que la faute de tout cela est parlable, oui ! — aux Américains.

C'est prématûrement que, dans toute l'Amérique, on avait annoncé la victoire de M. Hughes.

Prématûrement, c'est certain.

Mais dans toute l'Amérique ? qu'en sait-il ? C'est dans toute la France qu'il faut dire, et à qui la faute ?

Le Matin a trouvé une formule pleine de désinvolture :

L'élection de M. Hughes n'est pas confirmée

Bien sûr, bien sûr... Mais pourquoi l'avoir annoncé quand elle ne l'était pas ?

Le Journal, moins malin ou moins franc, tente de donner le change :

L'élection a été remise en question

Jamais de la vie !...

Le Journal essaie donc de faire croire que le résultat était acquis, et que, pour une raison mystérieuse, il a cessé de l'être. Encore la faute à ces diables d'Américains !

Solennel et pincé, l'Echo de Paris imprime :

Surprise et leçon

Surprise, en effet. Surprise pour les bons lecteurs dont on s'est si bien moqué, et avec un si parfait ensemble ! Et leçon pour certains journalistes qu'il est juste de voir, de temps en temps, ainsi pris dans leurs propres panneaux.

Le public, qui est bon enfant, mais qui n'est pas sot, aura fait, sans doute, ses réflexions. Et de l'amusante petite histoire espérons qu'il saura tirer la moralité. — L'OUVRIER.

LA DERNIÈRE BONNE

MÉLINA. — C'est pour dire à madame que je donne mes huit jours à madame.

MADAME. — Quoi, Mélina ! vous voulez me quitter ? Vous, si dévouée, si honnête ! Qu'avez-vous à me reprocher ?

MÉLINA. — Oh ! rien, madame !

MADAME. — Alors ? Vous trouvez que nous ne gagnons pas assez. Mais tout a augmenté dans de telles proportions que vos sous du franc, à l'heure qu'il est, doivent doubler vos gages. D'ailleurs, si ce n'est qu'une question de gros sous, je suis prête à faire des sacrifices. Voulez-vous dix francs de plus par mois ?

MÉLINA. — Madame est trop bonne, mais je ne puis accepter.

MADAME. — C'est bien, ma fille ; je ne vous retiendrais pas de force : on vous a sans doute monté la tête, et vous êtes persuadée que vous serez mieux ailleurs : c'est une sottise ! Vous entrez au service d'une de mes amies, nécessairement !

MÉLINA. — Non, madame : j'entre dans une usine.

MADAME. — Pourquoi faire ?

MÉLINA. — Pour tourner des obus !

MADAME. — Vous ! mais qui a pu vous donner cette idée-là ?

MÉLINA. — Ça m'est venu naturellement, pour que la guerre soit plus courte et que la victoire vienne plus vite. Mon fiancé est au front, madame !

MADAME. — Mais le ménage ! le mariage ! la vaisselle ! Qui est-ce qui va faire tout ça ?

MÉLINA. — Mais vous, madame ! — D.

Les Communiqués**FRONT FRANÇAIS**

15 heures

Sur le front de la SOMME, grande activité reciproque d'artillerie.

L'infanterie allemande, nerveuse, a fait exécuter de nombreux tirs de barrage ; elle a dirigé dans la soirée, sur nos lignes de SAILLISEL, une attaque qui a été complètement rejetée, après un court corps-à-corps.

Nuit calme sur le reste du front.

23 heures

Sur le front de la SOMME, pas d'action importante. Duel d'artillerie et petits engagements d'infanterie auprès de SAILLISEL et au sud de PRESSOIR, au cours desquels nous avons nettoyé quelques îlots et fait des prisonniers. Ceux-ci ont confirmé les pertes sévères de l'ennemi à SAILLISEL.

Bombardement violent du secteur DOUAMONT-VAUX, par l'artillerie ennemie. Notre artillerie a riposté.

Rien à signaler sur le reste du front.

QUELQUES PRÉCISIONS sur la situation en Roumanie

La prise de Vaux, celle de Saillisel, d'Ablaincourt, de Pressoir, et enfin les succès des Italiens sur le Carso ont détourné l'attention des événements d'Orient.

Les inquiétudes qu'on avait conçues de ce côté sont d'ailleurs moins vives pour le moment.

Les communiqués roumains rapportent en effet que, tout le long des confins de la Moldavie, se livrent tout à proximité de la frontière des escarmouches sans importance. Ces actions ont lieu les unes en deçà de la frontière transylvaine, comme aux cols de Tolgyes (1) et de Bekas (2), les autres au-delà comme aux passages de Gyenes (3), de l'Uzu (4), de l'Oitoz (5). Il en est de même dans le massif de Vraca (6) situé au point où le tracé de la frontière quitte la direction nord-sud pour se retourner vers l'ouest.



bénéfices de guerre nuirait au succès de l'emprunt. Je ne l'avais jamais cru, confiant dans le patriotisme de tous. Rien n'a ralenti le zèle de chacun dans l'accomplissement du devoir national. (Applaudissements.)

L'armée de l'épargne

Elle fut nombreuse. En voici les effectifs :

L'armée de l'épargne, que je saluais l'année dernière, est aussi forte, aussi compacte avec des effectifs renouvelés, aussi puissante que celle de 1915 ; elle compte trois millions de souscripteurs. Cet emprunt est un emprunt national ; les plus humbles comme les plus riches ont tenu à souscrire, et la preuve que les petits ont largement contribué à l'emprunt, c'est que la moyenne des souscriptions est de 185 francs. (Applaudissements.)

C'est donc bien là l'emprunt de la France, un emprunt national, qui convient au caractère de notre grand pays et lui fait le plus grand honneur devant l'Europe et le monde entier. (Vifs applaudissements.)

Pour assurer le succès que nous enregistrons, tout le monde s'est mis à l'œuvre ; nous devons adresser nos remerciements à tous : aux sénateurs, aux députés, aux comités formés partout sans distinction de partis, des sénateurs, des présidents de chambres de commerce, des prêtres, des évêques, etc. (Interruptions à l'extrême gauche.)

Le clergé français s'est honoré en appartenant spontanément à l'emprunt son concours le plus complet et le plus énergique. (Applaudissements.)

Les chambres de commerce, les chambres syndicales, les syndicats, les mutualistes, tout le monde s'est mis à l'œuvre en oubliant les luttes de partis, quitte à les reprendre plus tard, car, quand le pays est en guerre, il n'y a plus de partis, il n'y a qu'une chose : le drapeau de la France qu'il faut conduire à la victoire. (Vifs applaudissements.)

Et la presse, à laquelle je rends l'hommage qui lui est dû... (Interruptions à l'extrême gauche.)

M. MAYERAS. — Vous l'avez payée. (Exclamations sur un grand nombre de bancs.)

M. LE MINISTRE DES FINANCES. — La presse de Paris et celle de province, qui, sans distinction d'opinions, nous ont prêté le concours le plus complet et le plus utile. (Applaudissements.)

Alors, deux députés socialistes, qui furent des pèlerins de Kienthal, MM. Brizon et Raffin-Dugens crurent devoir intervenir :

— Nous voulons la paix, dit le premier. A bas la guerre !

Et M. Raffin-Dugens de répondre :

— Oui, à bas la guerre !

A côté d'eux, sur les bancs de gauche, comme sur les bancs de droite et du centre, une protestation unanime s'éleva formidable.

M. Ribot s'en fit l'interprète en disant :

— Une voix isolée dans le concert des consciences, que pese-t-elle, qui vient d'un seul banc ?

Et M. Deschanel dit :

— Ceux qui voudraient nous solidariser avec eux révolteraient le pays.

L'incident n'eut pas d'autre suite que plusieurs rappels à l'ordre pour les deux interrupteurs, et M. Ribot conclut en faisant appel à l'union pour assurer la victoire.

LES CONCESSIONS DE MINES

On discuta ensuite une interpellation de M. Outrey sur un projet de concession de recherches pétrolières en Algérie.

M. Outrey rappela que la Chambre avait fixé sa volonté, par le vote d'une loi qui interdisait au gouvernement d'accorder une concession sans le consentement du Parlement.

Or, des pourparlers ont eu lieu entre le gouvernement et une société anglaise pour l'autorisation de recherches de pétroles en Algérie. Et il y eut même rédaction de contrat et projet de concession. De tout cela, le Parlement ne sut jamais rien. Et même, dit M. Outrey, il semble bien, à la lecture des documents, que M. Marcel Sembat avait l'intention de n'en jamais parler à la Chambre.

— Une telle intention n'entra jamais dans ma pensée, répondit M. Sembat ; et la preuve c'est que j'écrivis en 1915 au gouverneur général de l'Algérie que la question soumise à l'étude devait être finalement présentée au Parlement.

Un ordre du jour pur et simple clôtra le débat, après des interventions de MM. Bedouce, Roden, Porteu, Tissier et Flandin.

Puis on parla censure.

La Liberté ayant été saisie, avant-hier, pour un article contenant l'annonce prémature de l'élection de M. Hughes, M. Jean Bon y trouva occasion de dire quelques vérités :

— La censure a laissé passer une fausse nouvelle ; elle a laissé passer des articles — pour le moins lâches — qui commentaient cette fausse nouvelle. Or, c'est le rôle de la censure d'éviter ces incidents. Et comme elle est organe officiel du gouvernement, elle engage les ministres, les rend responsables des fautes commises. C'est le gouvernement qui est responsable des nouvelles relatives à l'élection présidentielle des Etats-Unis et des articles qui furent publiés. Se sépare jusqu'à aujourd'hui.

Ayant applaudi ce langage, la Chambre partit jusqu'à aujourd'hui.

Récupérés

La contre-visite des hommes versés dans le service auxiliaire pour troubles de la vue, conformément à la circulaire du 12 mars 1916, se poursuit au Val-de-Grâce sous la direction du docteur Kalt. Sur 1.054 soldats examinés le dernier mois, 405 ont été maintenus dans leur position, et les 645 autres versés dans le service armé. La proportion des récupérés est donc de 61 %.



On ferme...

On va fermer les magasins à six heures.

Economie d'éclairage pour le magasin, économie de charbon pour le pays, économie de tout genre, sans doute, pour les clientes, car un magasin clos offre infiniment moins de tentations qu'un magasin ouvert.

On va dîner de bonne heure, à Paris. Madame ne rentrera plus à huit heures du soir, apportant, avec beaucoup de petits paquets, cette explication :

— J'arrive des Galeries-Farfouillette. Il y avait un monde fou. Impossible de se faire servir.

On dinera de bonne heure..., à condition que monsieur soit rentré.

Mais monsieur ne sera pas rentré. Mon-sieur est au café, où il échange des tuyaux sur la situation militaire et absorbe, avec son troisième apéritif, quelques idées générales sur les destinées futures de l'Europe. La guerre a consacré le rite indispensable et sacré de l'apéritif. Jamais vous n'avez vu tant de monde dans les cafés.

Et il n'est pas du tout question de fermer les cafés à six heures du soir... Dia-blo !... Faisons des économies de bouts de chandelle sur le bout de chandelle qui éclaire la pesée des haricots ou l'au-nage du drap. Mais n'éteignons pas une seule de ces lumières innombrables qui éclairent la gloire du bistro...

Alors, que voulez-vous que fasse madame, seule et désœuvrée, à six heures du soir, après le lock out des magasins ?

Elle ira rejoindre son mari au café.

Elle retrouvera là également tous les commis des Galeries-Farfouillette, et tous les employés du Bonheur des Dames, et tous les petits commerçants qui, ayant pré-maturément clos leurs volets, ne se résigneront pas à se tourner les pouces dans l'obscurité. Tous ces gens-là iront vers la lumière, vers le café accueillant, vers le bistro où il est situé au-dessus des lois divines et humaines.

Il nous y trompez pas : c'est pour le bistro que l'ouvrier travaille, que le député bavarde, que le canard tonne, que le poilu souffre et meurt...

ZETTE.

Des économies

L'agence Paris-Télégrammes nous apprend que, pour réaliser des économies, on met à la retraite de vieux commandants et de vieux capitaines hors d'âge placés à la tête des dépôts.

Et on les remplace... par des lieutenants-colonels.

Prothèse dentaire

Un R. A. T. se trouve à l'hôpital de B..., chef-lieu du C... (ce n'est pas une devinette) pour troubles de l'estomac. Le médecin décide que la mauvaise dentition du malade est la cause de la maladie.

On arrache au bonhomme toutes les dents de sa mâchoire supérieure, plus huit unités de sa mâchoire inférieure. Et on lui annonce qu'il va avoir une dentition toute neuve, sortant de chez le meilleur faiseur.

Mais, au moment de poser l'appareil, le médecin s'aperçoit que la circulaire ministérielle prescrit la pose d'appareils dentaires seulement pour les hommes âgés de moins de quarante-cinq ans.

Or, le patient en a quarante-six.

Il est toujours à l'hôpital, dans l'attente d'une solution. Mais il est guéri de ses maux d'estomac ; en effet, il ne peut plus avaler que du lait.

arithmétique fiscale

On sait que, d'après le nouveau tarif fiscal applicable aux quittances, il faut un timbre de 10 centimes jusqu'à 200 francs ; un timbre de 20 centimes de 200 à 500 ; un timbre de 50 centimes de 500 à 1.000, etc...

Mais on ne peut pas tout savoir.

Certains commerçants sont actuellement l'objet de poursuites judiciaires parce qu'ils ont cru pouvoir libérer une quittance de 500 francs avec deux timbres de 10 centimes, ou une quittance de 1.000 francs avec trois timbres de 10 centimes.

Pourtant, deux fois 10 centimes font 20 centimes, et trois fois 10 centimes font 30 centimes..., ce qui, en bonne arithmétique, ferait le compte.

Mais l'administration ne compte pas ainsi. Elle dit au « délinquant » :

— Un timbre de 10 centimes ne peut libérer que 200 francs au maximum, ainsi qu'il est imprimé sur le timbre. Donc deux timbres de 10 centimes ne peuvent libérer que 400 francs ; tandis qu'un timbre de 20 centimes (voyez le texte) libère jusqu'à 500 francs. (C. Q. F. D.)

Ce raisonnement n'aidera peut-être pas beaucoup à la reprise des affaires. Mais il est admirable en ceci qu'il constitue un nouveau record de chinoiserie administrative.

Au Parlement

Les permissionnaires

M. Deguisse a informé le gouvernement qu'il lui posera une question sur les formalités exigées des permissionnaires venant à Paris.

A propos de la grève des tramways

Le ministre de l'intérieur a déposé hier sur le bureau de la Chambre un projet de loi tendant à ratifier le décret pris, il y a quelques jours, à l'occasion de la grève des tramways et autorisant le gouvernement à prendre les mesures nécessaires pour assurer le fonctionnement des exploitations industrielles et les entreprises de services publics dans l'intérêt de la défense nationale.

La classe 18

Il a été décidé hier d'ajourner la discussion du projet de loi relatif au recensement de la classe 1918.

La Chambre abordera cette discussion en présence du ministre de la guerre.

UNE TAXE sur les notes de restaurant

M. Malvy, ministre de l'intérieur, a déposé hier sur le bureau de la Chambre un projet de loi autorisant l'établissement dans le département de la Seine d'une taxe qui se ferait perçue sur les notes des cafés-restaurants et hôtels-restaurants.

Cette taxe serait de 3 000 sur les notes de 5 francs à 10 francs par tête de consommateur, et de 5 000 au-dessus de 10 francs.

Le produit de cette taxe serait affecté à l'Office départemental des œuvres de guerre de l'Hôtel de Ville de Paris.

Des décrets rendus en Conseil d'Etat pourront autoriser l'établissement de taxes semblables dans les départements et communes qui en feraient la demande.

Un aspect allemand de l'autonomie polonaise

L'Allemagne et l'Autriche ne sont pas d'accord sur l'autonomie polonaise qu'elles viennent de proclamer. La désignation du souverain n'est pas définitive : le vieux prince de Bavière d'abord cité, mari d'une archiduchesse pieuse, et très catholique comme elle, fut aujourd'hui distancé par l'archiduc Charles-Etienne, neveu de François-Joseph. Ceux des Polonais qui acceptent une régence dictée par les Empires centraux auraient voulu qu'au moins la constitution fut arrêtée avant le choix du souverain ; ces résignés se plaignent déjà. Mais à quoi bon des discussions et des regrets ? La Pologne autonome restera jusqu'à la paix régie par les autorités militaires ; d'ici là on ne lui demande que de lever des volontaires.

En sourdine, cependant, les Allemands s'efforcent d'en faire autre chose : une province économique asservie à leurs directions. Nous savons qu'ils ont choisi, parmi les quelques notables qui ont consenti à les servir, une sorte de représentation des intérêts agricoles et industriels de la Pologne occupée ; ils ne négligent rien pour resserrer des coopérations sur ce terrain, parce qu'ils espèrent que celles-là, quoi qu'il arrive de leur pseudo-Pologne actuelle, survivront à la guerre.

Nous voyons poindre là un dessein politique qu'il n'est pas indifférent de dénoncer dès maintenant. Il existe encore en Allemagne des obstinés qui n'ont pas renoncé à détacher la Russie de l'Entente ; les déclarations répétées de Petrograd, la loyale et vaillante collaboration des armées alliées n'ont pas triomphé de cet entêtement qui est tout au moins chez nos ennemis une force utile pour soutenir l'opinion.

L'Allemagne se désintéresse vite de l'autorité politique en Pologne, si elle y était maîtresse de la vie économique et de la main-d'œuvre. Le recrutement de l'armée polonaise qu'elle vient de décider sera alors une arme à double tranchant ; on pourraît se servir de ces troupes sur les champs de bataille, ou bien les licencier, voire évacuer et rendre à la Russie l'éphémère royaume... en le gardant incorporé aux douanes de l'Europe centrale.

Louis Bacque

L'APPLICATION de la fermeture à six heures

On avait annoncé pour hier la publication d'un arrêté de police fixant les conditions de l'application de la décision gouvernementale ordonnant la fermeture à six heures de tous les magasins autres que ceux dont le commerce se rapporte à l'alimentation. La nouvelle était prématurée, et il faudra attendre quelques jours avant de connaître la réglementation de M. Laurent. Celui-ci a reçu, tout comme le ministre de l'intérieur, les doléances de nombreux commerçants dont les objections sont partout justes.

De notre côté, nous avons reçu beaucoup de lettres émanant de la catégorie la plus intéressante des commerçants parisiens, c'est-à-dire des petits bouquiniers.

La plupart d'entre eux ne s'éclairent pas à l'électricité et se contentent de quelques

becs de gaz. S'ils les remplacent par des lampes à pétrole ou à huile, leur permettra-t-on de rester ouverts ? Il sera bon de les fixer avant l'arrêté.

Un de nos correspondants nous fait une observation judicieuse : « Je tiens, nous écrit-il, une petite boutique de mercerie, à côté de laquelle il y a un bar (et quel bar !) Je devrai fermer à six heures et le bar restera ouvert. Qu'en pensez-vous ? »

Nous pensons que les bars ne devraient pas être rattachés au commerce de l'alimentation et que ce sera un véritable scandale et un encouragement à l'alcoolisme de les mettre sur le même pied que les bouchers, les boulangers ou les épiciers.

Enfin, un autre correspondant nous fait observer que beaucoup de petits commerçants couchent et mangent dans leur arrière-boutique et n'ont pas d'autre portefeuille que que celle de leur magasin. Devront-ils s'emprisonner dès six heures du soir et ne pas bouger de chez eux ? Faisons observer que, parmi ceux qui nous ont écrit, aucun ne proteste contre la mesure prise par le gouvernement, étant donné le but poursuivi. Ils sont d'accord avec nous pour trouver que tous les sacrifices utiles à la Défense nationale doivent être acceptés sans murmurer, mais ils considèrent, non sans raison, qu'eux qui sont, comme toujours, les petits qui seront le plus directement frappés. Les grands magasins seront peut-être gênés par la nouvelle mesure, mais ils ne perdront pas un seul client, tandis que les modestes commerçants dont la clientèle se recrute parmi les ouvriers ou les employés qui font leurs achats en quittant le travail, chercheront et trouveront ailleurs ce dont ils ont besoin. Un herboriste, un petit parfumeur, un marchand de couleurs, par exemple, vendent des produits dont la plupart se trouvent chez les grands épiciers. Alors ?

Disons, en terminant, que les cinémas et les théâtres ne sont pas visés, jusqu'à présent. On exigerait seulement d'eux qu'ils réduisent leur éclairage.

Au Sénat

La donation Rodin

Séance de gala : sur la scène, l'animation des grands jours ; les loges refusent du monde ; jolies femmes et toilettes aux balcons, discours véhéments, quelques irrégularités, de deux à sept. Et tout cela pour savoir si Rodin habitera l'hôtel Biron !

Quelqu'un a dit hier : « Je voudrais savoir ce que les poilus penseront de ce débat ! » Rien, probablement ; ils s'en fichent. Mais ils pourraient penser qu'il n'est pas mauvais que ceux qui représentent

L'ŒUVRE "feminine"

NE SONT PAS DES CONTES

Infirmières

Le taxi-auto s'arrêta devant la grille d'une maison d'aspect austère. Descente du train à midi, — et il était cinq heures du soir — je m'étais promené de bureau en bureaux à travers l'Hôtel des Invalides ; ayant passé devant un docteur malgache que mes 40 degrés de température avaient tout de même un peu épâti, on m'envoyait à l'hôpital avec le diagnostic : « Grippe ou congestion pulmonaire. » Ce docteur ne voulait pas se compromettre.

Dans une lingerie où travaillaient des infirmières, des têtes se penchèrent, des jupes blanches s'enroulèrent, la porte de l'hôpital s'ouvrit, et des jeunes femmes, dont la stature et les traits me paraissent célestes dans le brouillard de l'œuvre où j'étais plongé, se précipitèrent sur moi, sur mes bagages crasseux, sur mon sabre rouillé, sur ma bicyclette rouuse. C'est le seul jour de ma vie que je me suis pris pour un personnage sympathique et énorme. J'étais le héros, l'officier qui porte une croix de guerre ! et toutes ces dames étaient chargées de m'admirer, de me soigner. Quoique un peu confus de voir que l'on se dérangeait tant pour moi, je regardais tout ce ménage d'un œil très sympathique. Lorsque l'on est malade, en temps de guerre, on n'est pas très modeste.

La jeune personne qui me mit dans l'ascenseur avait de très beaux yeux noirs et une fleur ou un peigne bleu dessous de sa coiffe blanche ; elle me conduisit dans une chambre aux murs roses, aux rideaux blancs à bande rose ; je me couchai dans un lit, un vrai lit avec un sommier et des draps ; et là je dormis pendant trois jours. Je n'étais pas très, très gravement malade, mais je l'étais tout de même assez peu, et le petit mois que je passai à l'hôpital après deux hivers dans la tranchée me fit beaucoup de bien. J'ai vu pendant ces quelques semaines jusqu'où peuvent aller le dévouement, l'endurance, la bonne humeur devant les travaux les plus pénibles, la gentillesse, les prévenances constantes de ces infirmières que je n'avais jusque-là aperçues que dans les magazines illustrés.

Le jour où l'une d'elles se mit à laver le parquet devant moi, j'eus grande envie de me lever et de me mettre à la laver à côté d'elle. Cette jeune fille, qui certainement n'avait jamais brossé ses chaussures elle-même, voulait absolument cirer les miennes. Je fus étonné, lorsque je visitai les salles de pansage, du sang-froid de ces jeunes filles devant les affreuses blessures qui me faisaient fuir. Je me suis demandé si cette fréquentation des blessés, cette accoutumance à tant de choses horribles n'allait pas nous faire une génération de femmes-hommes qui rendraient la terre inhabitable. Paris comparable à Berlin. Mais non ! l'opération terminée, les pansements achevés, les chambres en ordre, nos charmantes infirmières s'asseyaient après déjeuner dans le salon ou la grande galerie, prenaient un ouvrage, et le caractère de chacune reparaissait, le caractère d'avant la guerre : l'une sérieu-

se, l'autre bridgeuse ; celle-ci coquette, celle-là rêveuse.

Le bien fait par ces infirmières bénévoles aura été immense au cours de cette longue guerre. Elles savent, par tant de lettres et de cartes postales que leur envoient leurs blessés ou malades guéris, combien nous leur sommes reconnaissants de nous avoir sortis de l'abîme.

Je sais bien que certains troupiers ne sont pas d'une prévention excessive à leur égard. Comme le disait avec humour la femme du colonel le plus souvent cité de l'armée française : « Lorsque je vide leur pot de chambre, ils trouvent ça naturel, mais ils ne savent pas que, si je devais faire mon lit moi-même, je ne le toucherais pas pendant des semaines entières. »

Mais ces soldats un peu inconscients (certains croient, en arrivant à l'hôpital, que les infirmières sont appointées) sont l'infinie minorité.

La présence de la femme, ses gestes, son élégance, son charme, ses réparties et jusqu'à la légère mèche de cheveux entrevues sous la coiffe de l'infirmière, donnent au blessé l'illusion de la vie normale.

L'infirmière joue, sans le savoir parfois, ce rôle évocateur d'un passé évanoui. Quelquefois, au contraire, c'est le présent qui l'emporte, et le blessé, le convalescent devient amoureux de son infirmière.

Jeunes sous-lieutenants blessés, croyez-moi, il arrive souvent, contrairement à la morale de *Fantasio* et de *la Vie Parisienne*, que l'infirmière ne vous tombe pas dans les bras !

Mais si cette rencontre d'une jeune homme courageux et d'une jeune femme aimable doit aboutir à une passionnée, si le lieutenant de tirailleurs finit par épouser la jeune fille rose qui lui versait de l'éther dans le bras, quel mal voyez-vous, censeurs austères ? Quant à moi, je m'en moque. Au point de vue militaire, cela a même de très bons résultats.

J'admire ces infirmières, et je les adore de rester femmes en de si terribles moments.

Celles qui sont au front (j'ai connu plusieurs hôpitaux bombardés par le canon ou par avions et zeppelins, où se trouvaient des dames de la Croix-Rouge), ont un peu le désir de recevoir la croix de guerre ou la médaille des épidémies. Cette ambition est naturelle et touchante. J'ai toujours trouvé qu'on ne les récompensait pas assez : leurs risques sont moins que ceux de nos soldats, mais elles sont femmes et volontaires ; les généraux pourraient être aussi larges pour elles que pour leurs intendants.

Elles devraient avoir leurs brisques également. Songez au métier pénible qu'elles s'imposent, vivant dans des baraquements, dans des chambres médiocres de lycées, les unes circulant en sabot dans des hôpitaux aux cours couvertes de neige, d'autres courant glaçées sous la cape à travers des couloirs pleins de courants d'air...

Car tous les hôpitaux ne sont pas confortables à l'égal de ceux de Paris ou de Nice. Et le malade, dans sa salle bien close, ne songe pas toujours au froid que l'infirmière supporte sous la porte mouillée, lors des grands arrivages de blessés, ou chaque jour pour aller déjeuner et dîner.

Et dans certains hôpitaux proches du front, quelles misères, quelles tristesses lors de ces déballages de blessés tombant par centaines, les uns à pied, d'autres sortis des autos, divaguant, terribles, sales, couverts de terre et de boue. L'écriraï-je jamais cette salle des officiers trépanés où une jeune fille de vingt ans gardait, dans une ville près de l'Argonne, quatre sous-lieutenants prêts à mourir, qui hurlaient, pleuraient, chantant, se lamentaient, l'appelant : « Maman, maman ! » avec des gémissements d'enfant, et se laissaient seulement lorsqu'elle les grondait à voix basse, les larmes aux yeux ? C'est tout de même cela, le métier qu'elles font ! Et c'est beaucoup moins drôle que de poser en costume d'infirmière pour les cinématographes !

Capitaine Z.

A L'OPÉRA-COMIQUE

Reprise de *Marouf, sauveur du Caire*, opéra-comique en cinq actes, d'après les *Mille et une Nuits*, poème de M. Lucien Nepoty, musicé de M. Henri Rabaud.

L'Opéra-Comique a donné hier soir une excellente reprise de *Marouf*, l'œuvre exquise d'Henri Rabaud, certainement une des meilleures qui, depuis *Louise*, *Pelléas et Ariane* — avec laquelle elle n'offre, d'ailleurs, aucun rapport — font le plus d'honneur à l'école française contemporaine. Je viens de relire le feuilletage que je lui consacrai à l'occasion de la première représentation. Je n'ai rien à modifier dans l'expression de mon opinion d'alors. C'est, à parler vrai, un petit chef-d'œuvre. Le poème est amusant. La partition est d'une richesse mélodique et orchestrale qui affirme un maître. Rarement le coloris oriental le plus juste et le plus pittoresque a été amalgamé à une expression musicale plus probe, plus françoise, et, à travers son raffinement et son modernisme, plus forcierement classique. La mise en scène est digne des évocations féériques propres aux contes arabes. M. Jean Périer incarne un Marouf prodigieux, nouvelle incarnation de cet artiste protégé ; Mlle Davelli est une charmante princesse Saamcheddine, Mlle Tiphaine, M. Azéma et leurs camarades jouent tous dans une note de belle humeur. En vérité, voilà du bel art français, celui dont nous devons encourager la prédominance sur les affiches de l'Opéra-Comique.

Raoul Brunel

Au Syndicat de la Presse étrangère

Le Syndicat de la Presse étrangère a donné hier un grand déjeuner qui était présidé par M. Stéphen Pichon. M. Pichon ayant rendu hommage, dans son toast, au rôle de la presse étrangère qui fournit à la France en guerre ses meilleurs témoins, M. Dmitriev, président du Syndicat, a trouvé des termes heureux pour célébrer l'effort français.

« Le peuple français est un peuple de gentilshommes », disait une impératrice de Russie. « Cette armée est donc une armée d'intellectuels ? », disait récemment un écrivain espagnol en voyant passer nos régiments de Verdun. Double expression du même sentiment d'admiration qu'éprouvent les étrangers pour une nation en qui ils voient une des expressions les plus parfaites de la civilisation supérieure.

M. Dmitriev, qui a fort eloquemment développé ce thème, a été vigoureusement applaudie par tous ses confrères de la presse neutre et alliée, et par les nombreux invités du Syndicat.

Il avait bien besoin de déclarer maintenant que l'heure où le train quittait Chantepie, n'avait pu se défendre de quelque mélancolie. Il avait fort peu d'argent, il songeait que la vie ne serait pas drôle dans le coin où il allait végéter, et où, naturellement, il lui serait interdit de se faire remarquer ; pour un homme habitué comme lui à la vie brillante et à la faveur populaire, la perspective n'avait rien de réjouissant.

Alors, il fallait avouer la vérité, dire qu'il ignorait la brousse et même la caserne, qu'il connaissait seulement l'Afrique par les récits de divers voyageurs et que le seul voyage qu'il eût fait en Méditerranée se bornait à une excursion au château d'If durant laquelle il avait du reste horriblement souffert du mal de mer.

Alors, il allait être déchu de sa gloire ; il allait être déboulonné de son piédestal, devenir un être méprisable comme cet avorton de Placide Rascasse, un fantôme dont la canaille allait se divertir... Il entendait déjà le ricanement sec du docteur Foutriquet, il sentait peser sur ses épaules la réprobation de ces messieurs de l'apéritif, qui ne le connaissaient plus...

Alors ! crapule de Kaiser !... Ce bandit-là

avait bien besoin de déclarer maintenant que l'heure où le train quittait Chantepie, n'avait pu se défendre de quelque mélancolie. Il avait fort peu d'argent, il songeait que la vie ne serait pas drôle dans le coin où il allait végéter, et où, naturellement, il lui serait interdit de se faire remarquer ; pour un homme habitué comme lui à la vie brillante et à la faveur populaire, la perspective n'avait rien de réjouissant.

Une première complication était survenue sous les espées de Mme Foutriet, qui avait émis la prétention de conduire Scipion jusqu'à Toulon. Scipion n'avait rien à faire à Toulon ; il n'avait plus rien à faire de Mme Foutriet. C'est pourquoi, laissant cette dame libre de retourner vers son époux ou d'aller le chercher, lui Scipion, sur les

« C'est moi la maîtresse de maison, et c'est vous les intrus. »

Pourtant, Mme Carton de Wiart est bonne, d'une bonté active et clairvoyante. C'est grâce à ses efforts que fut votée en Belgique la loi créant les tribunaux pour enfants. Bien d'autres œuvres encore étaient, avant la guerre, prospères par ses soins, car Mme Carton de Wiart, qui n'est pas mondaine et ne s'occupe guère de politique, consacrait presque tout son temps au relèvement moral et physique des humbles.

Le grand attrait du visage de Mme Carton de Wiart lui vient de ses cheveux presque blancs. Ils revêtent ses traits, qui seraient sévères, d'une majesté et, à la fois, d'une douceur incomparables. Et, pour ses compatriotes enthousiasmés de son courage, de sa fière résistance, et pour le monde entier, peut-être, elle personnifie la figure allégorique qu'ils graveront un jour au fronton de l'Histoire.

Une Passante

Etudes Secondaires complètes chez soi
ECOLE UNI
VERSELLE par
Brochure franc
Rue Chardin de Paris.

EAU DE ROSES DE SYRIE
Fracheur de la Peau, Santé des Yeux.
Parfums (Essences) pour Cigarettes
BICHARA Parfumeur Syrien, 10, Chaussee d'Antin, Paris

des gardiens de la paix, jeunes et vigoureux, restent en place, tandis que d'autres gardiens, mobilisés au début et déclarés inaptes au combat pour blessures, demeurent néanmoins dans l'auxiliaire au dans des services de l'arrière qu'un auxiliaire pourrait remplir.

Passant aux différentes formations militaires, le nouveau directeur des effectifs enverra un contrôleur examiner ce qui se passe dans les plaines lointaines de l'Afrique, dans le Sud-Algérien et dans le Sud-Tunisien. Il appréciera s'il est utile d'y garder, dans une oisiveté déprimante, les groupes spéciaux dont les hommes ne demandent qu'à se battre ; s'il est nécessaire d'imobiliser, pour encadrer des unités de 170 hommes, une moyenne de 2 officiers, de 14 sous-officiers et de 16 caporaux par unité. Il aurait à se demander pourquoi on garde là-bas, à faire peu ou prou d'ouvrage, des bataillons de marche composés de rapatriés ou d'évacués d'Allemagne, et dont la vraie place serait en France à occuper des emplois sédentaires tenus présentement par des hommes du service armé.

S'il voulait se réservé lui-même l'inspection de tous les services et de toutes les formations de l'intérieur, le nouveau grand-maître des effectifs trouverait de nombreuses questions à se poser. Il se demanderait si, dans les écoles d'aviation — situées parfois à 800 kilomètres du front et qui comptent néanmoins, au grand bénéfice de leurs occupants, comme faisant partie des armées — il se demanderait s'il est indispensable, pour une centaine d'élèves au maximum, d'y garder des cadres permanents dont l'importance atteint 37 officiers et 97 sous-officiers. Il aurait à se faire expliquer pourquoi certains de ces gradés, bien qu'appartenant à l'activité et bien qu'étant chamarrés de brisées, n'ont jamais été au feu.

En passant d'une école à l'autre, il s'arrêtera, entre deux trains, dans les services des régions. Il jugerait s'il est absolument obligatoire... Mais je m'arrête, car le sujet, trop vaste, dépasse le cadre de ma colonne. S'il vous intéresse, nous le continuerais demain.

Mortimer-Méret

L'ŒUVRE militaire

Voyage autour de la France

Le ministère de la guerre est un véritable monde. C'est la machine formidable d'où part et où aboutit tout ce qui, de près ou de loin, touche à la guerre. C'est le cerveau des armées. C'en est aussi le cœur et l'aorte. Là se concevront et se traitent toutes les questions d'ordre général. Là sont soumises de multiples questions d'ordre particulier, avancement, mutations, décorations, réclamations, etc. Pour ne pas être submergé, pour pouvoir rester à sa vraie place, le ministre est contraint de s'éloigner des détails, de regarder l'immense machine de haut, avec un certain recul. Le détail, c'est l'affaire des directeurs, des sous-secrétaires d'Etat. Chacun des services importants possède un chef. Chacun, qui ignore l'autonomie, et dépend de tous les autres. C'est celui qui consiste à veiller à la meilleure utilisation des effectifs, à mettre chacun à sa place, petit ou grand, à rechercher, suivant l'expression du général Roques, les mal-employés, les mal-utilisés, les mal-mobilisés. Il semble pourtant que la question ait revêtu une telle importance qu'elle justifierait la création d'un directeur ou d'un sous-secrétariat d'Etat des effectifs. Il aurait de quoi s'occuper !

Commencant par les militaires employés dans le civil, il aurait à se demander pourquoi certaines administrations publiques, telles les finances, ont gardé des fonctionnaires appartenant au service armé, tandis que dans l'auxiliaire

se trouvent d'autres fonctionnaires de même catégorie et de même rang, qui pourraient parfaitement les remplacer ; pourquoi tous les agents des Compagnies, à la seule exception de ceux du contentieux, sont considérés comme indispensables, même lorsqu'ils occupent les emplois les plus faciles, les plus banals ; pourquoi dans les grandes villes

quais de notre port militaire de la Méditerranée, il était monté dans un autre train qui finirait bien par le conduire quelque part.

Et dans cet autre train il avait rencontré M. Hilarion Pistoulaire, le grand négociant en huiles de son village natal.

Eh-bé ! fit M. Hilarion Pistoulaire après un instant de silence qui dura bien une minute, intervalle considérable au cours d'une conversation entre Méridio... Eh bé ! et le nougat ? C'est pour que le nougat que tu voyages présentement ?

— Pas... précisément, fit Scipion en prenant un air extraordinairement discret.

Il y eut un nouveau silence, pendant lequel l'imagination de Scipion l'Africain prit une avance considérable sur ses projets.

— Je voyage... pour le gouvernement... Mission officielle, vous comprenez, monsieur Pistoulaire.

Le gros homme ouvrit des yeux ronds.

— Pour le gouvernement ? Mais... il n'y a pas d'élections, que je pense... Puisqu'il va y avoir la guerre...

— Justement. Il va y avoir la guerre...

— Vous ne direz rien à Eyalade, Monsieur Pistoulaire ?

M. Pistoulaire promit qu'il ne dirait rien à Eyalade. Moyennant quoi, Scipion, baissant la voix, lui fit ses confidences.

— Figurez-vous que le mois dernier, le ministre était venu à Chantepie inaugurer notre nouvelle pompe à incendie, et apporter les palmes académiques à M. Bouffre, mon... employé ; un brave garçon... Vous ne connaîtrez pas ? M. Pistoulaire ne connaît pas.

(A suivre.)

FEUILLETON DE L'ŒUVRE
Vendredi 10 novembre 1916

N° 7.

SCIPION PEGOULADE

par la Touchardière et Rodolphe Bringer

OU SCIPION, APRÈS LE CAPITOLE, CONNAIT LA ROCHE TARPEIENNE
(Suite)

L'Africain était tellement entré dans la peau de son personnage qu'aux premiers mots de guerre il avait frémis comme un pur-sang qui sent la poudre ; il s'était vu déjà, à la tête d'une compagnie de terribles mousquins, fonçant sur les positions prussiennes, traversant les

De minuit à 6 heures

UNE CÉRÉMONIE TRADITIONNELLE

LE BANQUET DU GUILDHALL en l'honneur du nouveau lord-maire

Discours de MM. Cambon et Asquith

Londres, 9 novembre. — La procession historique du nouveau lord-maire de Londres, sir William Dunn, s'est déroulée par un temps magnifique dans les rues de la Cité au milieu de son cadre pittoresque.

Des détachements de toutes les armes, de tous les dominions anglais y ont pris part. Des aéropatrons et des canons enlevés à l'ennemi ont défilé avec les troupes qui se sont couvertes de gloire sur les champs de bataille de France et ont été vivement applaudies à leur passage par une foule immense venue de plus de vingt kilomètres à la ronde.

La ténacité des Alliés

Au banquet traditionnel du Guildhall, M. Cambon, ambassadeur de France à Londres, a prononcé le discours suivant :

Il y a deux ans, à cette époque et à cette même, les représentants des puissances alliées étaient au nombre de sept. Il y a un an, ils étaient huit. Aujourd'hui, nous sommes dix et je suis heureux de saluer ici nos collègues de Portugal et de Roumanie, nos nouveaux alliés.

Il y a deux ans, c'était le début de la guerre, mais déjà la grande offensive de l'ennemi n'était pas terminée. Nous le tenions en respect et lui opposions une barrière si forte que jamais il n'a pu reprendre ses avantages du premier jour.

Il avait longuement préparé son agression, il était armé, équipé, pourvu d'engins d'une puissance惊人的 et d'inventions vraiment infernales et nous, qui n'étions pas prêts, nous avions besoin de temps.

Alors commença un long hiver consacré à nous occuper sur tous les fronts, sans nous laisser entamer sur aucun.

La ténacité des Alliés, leur étreinte union, l'endurance des troupes, le sang-froid des gouvernements déjoueront les calculs d'un ennemi qui avait escompté nos divisions, nos impatiences ou notre lassitude.

Certes, il faut admirer le courage du soldat qui brave la mort et qui dans l'envirement de la lutte ne compte pas avec le danger, mais que dire de celui qui, pendant de longs mois, est condamné à un obscur travail, à l'attente, sous le feu, de l'heure où il lui sera permis de s'échapper de l'ennemi ? Cet hérosisme silencieux est peut-être plus rare que l'autre et nos troupes en ont partout donné le noble exemple.

Nos espérances de victoire

L'ennemi qui les croyait déprimées a pu s'apercevoir à Verdun, sur la Somme, sur le front russe ou sur le front italien qu'une grande cause est toujours une inspiratrice de grandes actions.

Que dire aussi de ces populations qui supportent si vaillamment le poids de la guerre, de ces familles en deuil qui pleurent les êtres chers, qui voient mourir dans la fleur leurs plus belles espérances et acceptent ces douloureuses épreuves avec une résignation tout à fait chrétienne, avec la fierté d'un grand devoir accompli et d'un grand sacrifice fait à la patrie.

La guerre est une chose terrible, mais elle développe tant de nobles sentiments et tant de beauté morale, que les peuples qui l'ont subie sans faiblir en sortent grandi et régénérés.

Nous ignorons quand celle-ci finira, mais nous savons déjà que l'ennemi ne domine plus la situation qu'il le sent, qu'il la sait et qu'il commence à murmurer des paroles d'inquiétude. Nous entendons aujourd'hui déplorer les horreurs de la guerre par de hautes personnalités dont les paroles ne respiraient jusqu'à présent que le dédain des faibles, que l'abus de la force, la brutalité, et le massacre.

Soyons tranquilles, soyons patients, soyons sûrs que cette nouvelle année ne démentira pas nos espérances de victoire.

Tes paroles de l'ambassadeur ont été vivement acclamées par toute l'assistance.

Puis, le maréchal French a répondu au toast qui avait été porté à l'armée. M. Asquith, premier ministre, a prononcé ensuite un important discours.

M. Lloyd George, retenu, n'assista pas au banquet du Guildhall.

LA FRANCE ET SES ALLIÉS

L'AVENIR DU PORTUGAL est dans les tranchées de l'Europe

Lisbonne, 9 novembre. — Le président du conseil, s'expliquant à la Chambre des Députés sur l'ajournement des élections administratives, a fait la déclaration suivante :

Une agitation intérieure quelconque serait sérieusement préjudiciable en ce moment où le Portugal est déjà engagé en Afrique

dans un violent combat contre les Allemands, en liaison avec les troupes de l'Union Sud-Africaine, et où les premiers contingents de l'armée portugaise sont près de partir pour les champs de bataille de l'Europe afin d'affirmer la collaboration intime de notre pays avec son ancienne alliée, la Grande-Bretagne, et avec les autres nations qui combattaient également pour le droit et la justice.

Il est donc indispensable que le pays soit toujours tranquille, et pour cela il importe de faire échouer les ténébreux projets de ceux qui, en prétendant provoquer des désordres, voudraient essayer d'empêcher le Portugal d'accomplir ses engagements solennels.

Le président a fait ensuite l'éloge des troupes portugaises opérant en Afrique, de leur vaillance et il a célébré les résultats de leurs efforts ajoutant :

S'il a déjà été dit et écrit que l'avenir du Portugal est en Afrique et si l'énergie de notre action comme pays colonial nous donne toute espérance, la coopération de l'armée portugaise sur les champs de bataille de l'Europe assure l'existence du Portugal comme nation autonome. L'avenir du Portugal est donc dans les tranchées de l'Europe.

L'ALLEMAGNE ET LES PAYS SCANDINAVES

La réponse norvégienne

On mandate officiellement de Christiania que le gouvernement norvégien a remis mardi au ministre allemand à Christiania la réponse à la note allemande protestant contre la résolution norvégienne du 13 octobre concernant les submersibles.

D'autre part, une information reçue de Christiania par les journaux de Copenhague fait connaître que la note remise par l'Allemagne à la Norvège est une longue protestation contre la défense faite aux sous-marins des nations bellicistes de pénétrer dans la zone des eaux norvégiennes.

La réponse de la Norvège à la protestation allemande fait très justement remarquer que l'interdiction de s'approcher des côtes norvégiennes n'est pas spécialement dirigée contre la marine allemande, mais qu'elle s'applique à tous les Etats bellicistes.

La note rédigée à Christiania est d'un ton digne et conciliant, et elle conduira probablement à d'autres négociations.

Tes paroles de l'ambassadeur ont été vivement acclamées par toute l'assistance.

LES ACTIONS D'ARTILLERIE se poursuivent sur le front italien

Rome, 9 novembre. — (Commandement suprême.) — Tout le long du front, les actions d'artillerie se sont poursuivies, mais entravées par le mauvais temps.

Sur le Càro, près de la côte 291, au sud-est du mont Pecinka, on a trouvé une autre batterie de 150, de trois pièces, avec d'importantes réserves de munitions.

Dans l'ensemble, le nombre des pièces prises à l'ennemi pendant la dernière offensive se monte à vingt, dont treize de calibre moyen.

Les avions ennemis ont lancé des bombes près de Monfalcone. Il y a un mort et quelques blessés.

LES ROUMAINS ont reconquis Harsova

L'offensive semble enrayerée en Transylvanie

FRONT NORD ET NORD-OUEST. — Bucarest, 9 novembre. — Communiqué roumain. — Dans la vallée du Trotus, l'ennemi a attaqué en direction du mont Muncul, à sept kilomètres au nord de Goiessa. Mais il a été repoussé avec pertes.

Dans la vallée supérieure de l'Asaul, nous avons abattu un aéroplane du type Hindenburg et fait prisonniers le pilote et l'observateur.

A Tabla-Buzi, Bratocea, Predelus, dans la vallée de Prahova, les combats continuent.

Dans la région de Dragoslavale, nous avons repoussé les attaques de l'ennemi.

Sur la rive gauche de l'Olt, au sud de Tresti-Racovita, les combats suivent leur cours.

Sur le reste du front, rien de nouveau à signaler.

Petrograd, 9 novembre. — Communiqué russe. — Dans la vallée à l'est de Buzau, les forces roumaines ont repoussé les Allemands et se sont emparées d'une mitrailleuse et d'une centaine de prisonniers.

Dans la vallée de Jiu, toutes les attaques enemis ont échoué.

FRONT SUD. — Bucarest, 9 novembre. — Communiqué roumain. — L'ennemi a montré une grande activité d'artillerie, spécialement le long du Danube.

Dans la Dobroudja, Harsova a été reconquise par nos troupes appuyées par un escadron du Danube. Avant de se retirer, l'ennemi a mis le feu à la ville ainsi qu'au village de Topal.

Petrograd, 9 novembre. — Communiqué russe. — Les Russes, après avoir repoussé les avant-gardes ennemis, ont réalisé une avance vers le sud.

Le village de Girsovo, où le feu a été allumé de divers côtés, est actuellement complètement en flammes.

ARMÉE D'ORIENT

Communiqué officiel. — Aucune action importante ; le mauvais temps continue.

Communiqué belge

Vive lutte d'artillerie dans la région de Rama-

capelle et de Pervys et plus à l'est.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Bateaux coulés

Londres, 9 novembre. — Les vapeurs anglais Suffolk Coast et Sunside ont été coulés.

Le vapeur norvégien Furuland, 1.117 tonnes, vingt hommes d'équipage, a été coulé par un sous-marin allemand. L'équipage, comprenant vingt hommes norvégiens, finlandais, suédois et danois, a été recueilli en mer par le vapeur Richard-Waddington.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs. Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise ont déjà parfaitement combattu. Faites la même chose ; rassemblez-vous en suivant l'exemple de cette légion et jetez, en coopération avec les armées allemandes et autrichiennes, les bases d'une armée polonoise qui sera l'héritière fidèle des glorieuses traditions de votre peuple.

Entrez donc, dit la proclamation, volontairement dans nos rangs pour nous aider à compléter notre victoire sur vos oppresseurs.

Vos frères de la Légion polonoise